

## LES PARIAS

Quand on est bête il ne fait pas bon vieillir ! Qu'on me comprenne ; mon intention n'est pas de décocher une épigramme de plus à la malheureuse humanité ; je veux dire simplement que si les hommes et les jolies femmes ont quelque raison d'appréhender l'irréparable outrage des ans, les vieux animaux, plus encore, peuvent à bon droit redouter les jours de la décrépitude finale.

Sauf les cigognes qui ont la réputation d'observer fort strictement les prescriptions du quatrième commandement du Décalogue, et d'honorer leurs père et mère, afin sans doute de vivre longuement, sauf quelques communautés, comme celles des corbeaux, où la discipline est fortement organisée et les lois observées, les vieux animaux, solitaires ou non, ne jouissent pas, vers la fin de leur vie, de la douce retraite qu'une existence toute d'activité et de lutte devrait leur avoir acquise si la justice, ainsi que de doux rêveurs le prétendent, régnait davantage dans la nature que chez les hommes.

La cigogne, j'ignore si sa réputation d'amour filial est justifiée, aussi bien la laisserai-je tranquille ; il n'est pas l'heure de vous narrer, tel Panurge aux géants, alors que le loup-garou et Pantagruel s'entre-battoient, « les fables de Turpin ou le conte de la Ciguoingne ». Quant aux corbeaux, si les vieux jouissent de l'autorité et du respect que les Romains et les Grecs témoignaient aux vieillards, cela tient à ce que leur vieillesse est verte, que leurs sens restent jusqu'au bout merveilleusement affinés et puissants et qu'enfin, pour veiller aux destinées de la petite république noire, nul n'est mieux qualifié que ceux-là qui ont beaucoup vu et beaucoup retenu.

Les corbeaux vont même plus loin encore. Je ne prétends pas qu'ils aient, comme M. Barrès, le culte des morts, mais ils

font des funérailles à ceux qui tombent et il m'a été donné un jour d'assister, d'assez loin il est vrai, à une cérémonie de ce genre. Tels ces gavots ou ces dévorants dont le bon Agricole Perdiguier, dans les *Mémoires d'un Compagnon*, nous a exposé les coutumes et les mœurs et qui hurlaient aux obsèques d'un camarade mort, les braves corbeaux poussaient, aux côtés du défunt, des croassements lugubres. Jamais pleureuses à gages ou chantres aux grands poumons n'ont mugé avec une telle fougue désolée que ceux-là.

Quoi qu'on puisse penser de cette exception, il n'en est pas moins avéré que les vieilles femelles et les vieux mâles, ces derniers surtout, s'ils ne savent pas suppléer par la ruse à la force qui décroît, deviennent vite pour les adultes et les jeunes des parias sur qui pleuvent les coups et à qui on refuse, si c'est possible, la nourriture.

Le vieux coq qui a perdu l'hégémonie est le souffre-douleur de toute la volaille de la basse-cour ; non seulement les hommages qu'il tente de présenter d'une patte claudicante et d'une aile caduque sont méprisés, mais de telles prétentions sont vigoureusement châtiées par le jeune godelureau devenu le seigneur attitré du troupeau ; aux heures où l'on jette le grain, il est le parent pauvre qu'il paye de vigoureux coups de bec, comme si les quelques grains qu'il réussit à piquer de-ci de-là étaient un vol à la communauté.

Les animaux domestiques en général n'ont pas à redouter beaucoup les effets de la vieillesse, car l'homme, pour leur épargner sans doute la douleur de se sentir diminués et honnis, les occit avant que l'heure en ait sonné ; quant aux sauvages qui vivent solitaires, ils sont condamnés par l'âge à une solitude plus grande encore, chaque rencontre avec un compagnon, qui est presque toujours un rival, se soldant généralement par une raclée vigoureuse.

Il n'est pas que les vieux qui soient des parias : les anormaux et les chétifs, chez les bêtes comme chez les gosses, sont l'objet de la haine des autres : l'eau va toujours à la rivière

et les soins des parents, emplumés ou poilus, vont aux robustes et aux forts. Malheur aux malingres qui compromettent l'avenir de la race ! Les jeunes poussins frappent sans pitié le petit frère déplumé et chétif ; le père et la mère fauvette n'ont de soin que pour le coucou qu'ils ont couvé sans le savoir et délaissent pour celui-là, plus gros que les autres, leurs véritables enfants ; le chat maigre n'est jamais caressé et les camarades bien portants s'écartent de lui. Il en est de même des anormaux : la haine active de toute la communauté et des hordes voisines l'enserme dans ses réseaux et il est rare qu'il en réchappe. Qu'un poulet ait à la patte un doigt de plus que le compte réglementaire : sans être forte en mathématiques, sa mère s'en apercevra bientôt et, avant qu'il soit adulte, si l'on n'y met ordre, son compte, à lui, sera réglé par les camarades ; les veaux à deux têtes et les moutons à cinq pattes ont de la veine de mourir en naissant, car ils seraient plutôt très mal venus dans n'importe quel troupeau d'encornés ou de laineux.

Chez les sauvages, de telles attitudes sont plus difficiles à observer ; pourtant quelques faits identiques permettent d'induire que, dans leurs sociétés aussi, ces règles spartiates ne souffrent pas d'exceptions.

Si les merles blancs sont si rares, c'est moins parce qu'il en naît peu que parce que les autres oiseaux du taillis, geais et corbeaux, à défaut des parents, se chargent de les exécuter sans délai.

Les corbeaux surtout sont de terribles justiciers qui n'admettent, même chez les tribus voisines, aucun écart à la norme. On les a vus, dans certains cas, malgré leur terreur du fusil qu'ils connaissent bien, se faire les auxiliaires de l'homme : un sansonnet albinos fut ainsi cerné et tiré par des chasseurs auxquels des corbeaux, croassant formidablement, servaient de rabatteurs volontaires et conscients.

Chose bizarre, l'animal distingue toujours l'estropié de naissance de l'accidenté : ce dernier ne perd rien de sa valeur auprès des camarades de l'un ou de l'autre sexe pour avoir laissé

dans une bagarre quelconque un œil, une patte ou une oreille, et je crois que La Fontaine s'est moqué de son public quand il nous a narré l'aventure de ce renard honni de ses compères pour avoir perdu sa queue dans une bataille.

Toutefois, chez les sauvages, il existe encore un autre genre de parias : ce sont ceux qui, pour une raison quelconque, volontaire ou non, ont approché l'homme : l'oiseau qui s'est évadé de sa cage, le renard ou le blaireau qui brisent leurs liens, tous ceux qui, plus ou moins domestiqués déjà, reprennent la clef des champs ou des bois, deviennent pour les autres sauvages, pour les purs, des sujets de répulsion et d'horreur, au moins pour un temps.

Inutile au malheureux de s'expliquer, son odeur parle pour lui. Les nègres d'Afrique prétendent que les Européens sentent la mort, les sauvages de nos forêts doivent penser sans doute que ceux qui ont touché à l'homme gardent un parfum de trahison et de crime. La domestication de quelques transfuges devenus des auxiliaires précieux pour l'animal à deux pattes justifie jusqu'à un certain point cette opinion ainsi que la coalition générale contre celui qui s'est frotté à l'homme. Tant que cette odeur n'a pas disparu, il est traqué et poursuivi impitoyablement.

Bonnes gens qui vous bouchez le nez d'un air dégoûté en passant devant les grottes des renards au Jardin des Plantes, soyez persuadés que ces messieurs Goupils, de même que leurs voisins, vous le rendent bien.

Samedi 18 juillet 1914.